

*Lundi 29 juin 1914 :*

Je m'appelle Louis, je commence à écrire aujourd'hui car je sens la guerre arriver... Cela m'effraie terriblement de savoir que je vais devoir quitter mes proches pour aller combattre l'ennemi.

*Mardi 28 juillet 1914:*

Ce jour que je redoutais tant est arrivé. Je vais devoir partir, et laisser ma femme et mon enfant. Au moment de faire ma valise ma femme me rejoint et s'effondre en larmes dans mes bras, je la rassure, et essuie ses pleurs en essayant de retenir les miens, ne voulant pas l'attrister davantage. Il est 19h à ma montre et je sais qu'il va falloir que je quitte ma maison, alors je prends ma valise puis dis au revoir à ma famille. Au fond de moi cela peut être des adieux mais j'essaye de ne pas y penser. J'entame alors un long trajet durant lequel je ne peux m'empêcher de penser à ce qui m'attend. J'ai l'impression de marcher tout droit vers la mort.

*Jeudi 30 juillet 1914 :*

Après deux jours de marche pour atteindre la gare j'y arrive enfin, à bout de forces. Lorsque j'entre dans celle-ci je suis abasourdi par le nombre de soldats déjà présents. Une ambiance terrifiante règne dans ce bâtiment. Autour de moi j'entends des cris, des pleurs, des hurlements à tout va. Le temps me semble une éternité car je suis rongé par le stress. C'est enfin mon tour de monter à bord du train et de nombreux hommes se précipitent au niveau du quai de chargement. Alors je monte et me retrouve très vite serré pour ne pas dire « entassé » avec les personnes qui m'entourent.

*Mercredi 5 août 1914 :*

Le trajet touche à sa fin. C'était les six jours les plus affreux de ma vie mais je crains que ça ne soit que le début de cette terrifiante aventure. Lors de mon voyage, j'ai été très peu nourri, je n'ai pas pu me laver ni changer mes vêtements. Les conditions de vie sont déplorables.

Désormais, je marche avec un nombre incalculable de soldats derrière moi et nous nous dirigeons vers le front.

*Mercredi 12 août 1914 :*

Je n'ai rien écrit depuis maintenant une semaine car avec l'aide de mes compagnons de guerre nous avons passé ces derniers jours à construire nos abris avec difficulté car de fortes pluies imprévues se sont abattues sur nos têtes, ce qui nous a ralenti pour poursuivre le reste du travail.

*Dimanche 16 août 1914 :*

Les combats ont commencé, c'est le début d'un chemin qui va vers la mort.

*Jeudi 3 septembre 1914 :*

Je ne m'attendais pas à ce tel massacre, les morts s'enchaînent et je suis terrifié à l'idée de quitter ce monde à mon tour. Sous nos abris, les conditions de vie sont épouvantables, nous sommes entassés car ils sont étroits. Mon sommeil est presque inexistant, je n'arrive plus à dormir en raison du bruit infernal et permanent. La peur omniprésente nous détruit intérieurement.

*Mercredi 28 octobre 1914 :*

Avec mes nouveaux amis nous combattons sans relâche pour notre pays mais nous sommes de plus en plus affaiblis mentalement. Les journées sont excessivement longues, soit nous sommes les cibles de l'ennemi, soit durant notre temps libre nous nous « reposons », jouons aux cartes et écrivons à nos proches. Je reçois parfois quelques lettres de ma famille me soutenant et m'encourageant, alors je reprends peu à peu espoir. Ces lettres sont ce que j'ai de plus précieux ici et permettent de me rapprocher à ma manière de ma famille qui me manque par dessus tout.

*Jeudi 14 janvier 1915 :*

Nos logements s'abîment à petit feu, nous craignons de ne plus avoir de toit pour nous abriter de la pluie et du vent, ils commencent également à être envahis de petits animaux : des rats, des puces et des poux. Nous dormons sur des planches, tous entassés les uns sur les autres.

*Vendredi 12 février 1915 :*

J'écris ces quelques lignes en larmes au chevet de mon ami. Lors d'un combat cet après-midi, un tir de mitrailleuse lui a touché le genou et depuis cet accident il ne peut donc plus marcher. Malheureusement les infirmières sont déjà occupées pour des cas plus graves. Alors je l'ai isolé et allongé dans un coin. Je ne peux imaginer la suite de la guerre sans lui.

*Samedi 13 février 1915 :*

Son état s'aggrave et sa douleur s'intensifie, les infirmières restent débordées. Je ne peux rien faire, il est condamné...

*Dimanche 14 février 1915 :*

Après ces jours de souffrance intense, il est mort ce matin, dans mes bras. Je ne peux retenir mes larmes en voyant mon meilleur ami. On se soutenait, il me rassurait au même degré que ma famille, c'était le seul à avoir les mots pour me reconforter. Mais le devoir m'appelle je dois aller au front, mon lieutenant n'a aucune pitié.

*Dimanche 14 mars 1915 :*

Aujourd'hui, un sous-officier allemand est venu me proposer de s'unir avec eux pour combattre aux côtés de l'Allemagne. Très étonné par cette demande, j'ai refusé, alors l'Allemand est parti sans dire un mot, avec un regard mesquin. Ces quelques mots échangés avec cet Allemand m'ont chamboulé.

*Mardi 16 mars 1915 :*

Alors que je mangeais « tranquillement » avec des soldats aussi affamés que moi, un sergent s'est dirigé vers moi. Au fur et à mesure qu'il s'approchait de moi d'un pas déterminé mon angoisse s'accroissait et je compris très vite...

Il m'a pris violemment par la main, j'essayai de me débattre, en vain il m'embarque sans rien me dire, accompagné de lieutenants. Je n'arrêtais pas de demander ce qui se passait mais personne ne voulait me répondre. Ils me conduisirent dans une voiture et alors commença un long voyage de quatre jours. Durant ces quelques jours je ne dormis que très peu, ne sachant ce qui m'attendait. J'étais peu nourri, et je m'affaiblissais d'heure en heure. Pendant ces quatre jours de trajet seuls quelques murmures s'échappaient de la bouche des sergents, ce qui rendait ce périple encore plus long et angoissant.

Je suis enfin arrivé. Je lève mes yeux et vois deux grands bâtiments, je ne comprends toujours pas ma présence dans ces lieux. On me dirigea vers de grandes portes dont on ne pouvait pas distinguer ce qui se cachait derrière. Un employé du camp m'ouvrit la porte et aussitôt j'aperçus un grand homme brun au regard agressif et au corps athlétique, au milieu d'un long couloir fade se trouvait un nombre incalculable de portes. Ce grand homme me conduisit sans un mot, vers une de ces portes. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Peut-être la mort ?

J'entrai dans une pièce sombre et étroite et découvris ce qui se cachait derrière, deux lits, une lampe et un seau d'eau. Je ne compris toujours pas la raison de ma venue. Ce qui me rendait profondément triste de ne pas avoir fait part à ma famille de la situation dans laquelle je suis.

À l'heure à laquelle j'écris je ne sais toujours pas ce que je fais ici et cela fait maintenant une heure et demie que je suis enfermé dans cette pièce. Tout à coup la porte s'ouvre, je reprend espoir. Un homme d'une trentaine d'années se présente devant moi, il est vêtu d'un pantalon crasseux et usé et d'une chemise complètement noircie. Je me suis redressé immédiatement pour lui demander la raison de sa présence en ce lieu. Il me dit alors que l'on est dans un camp de travail car nous sommes Allemands. Je remarque dès ses premiers mots son accent allemand, alors je me méfie. Mais je ne parviens toujours pas à comprendre car je ne suis pas allemand et depuis le début de cette guerre je combats pour mon pays : la France.

Il m'explique que si je suis en ces lieux, c'est probablement dû à mon origine et que quelqu'un dans ma famille doit être allemand ou alors qu'ils me suspectent d'avoir créé une alliance avec les troupes allemandes. Je réfléchis un instant, et pense au sergent qui m'avait demandé de me rallier à l'Allemagne et également à ma tante Angela qui est allemande. Mais c'est injuste car cela fait des années que nous ne nous sommes pas vus, et je ne me considère pas comme allemand. Je suis Français et je le resterai !

Quelques minutes plus tard deux autres hommes qui parlaient allemand, aussi sales que mon compagnon de chambre, entrèrent dans la pièce. Je pensais qu'ils venaient nous rendre visite mais ils s'installèrent à nos côtés. Je me rendis compte que nous partagions la même chambre. Cela me semblait étrange que la pièce soit aussi petite alors que nous étions quatre.

Cette première soirée touche à sa fin, et je finis par m'écrouler de fatigue même si j'étais rongé par la peur de la suite.

*Mercredi 17 mars 1915 :*

Il est cinq heures du matin et les bruits venant du couloir me réveillent. Peu de temps après un homme frappe à notre porte pour nous dire de nous lever. Il nous dépose en même temps une tartine de pain pour nous quatre.

Je suis le mouvement pour me rendre dans un champ et récolter le maïs. Je travaille pendant des heures sans relâche. De nombreux hommes nous surveillent et nous ne pouvons nous arrêter un instant sous peine de nous faire frapper.

Ma journée se termine et je suis exténué. Ce soir, un gardien nous amène à manger, ce repas est un petit peu plus consistant que la veille, nous avons de la soupe et une tartine de pain chacun ! C'était notre seul repas de la journée.

*Jeudi 18 mars 1915 :*

Cette journée a été aussi affreuse que la précédente et je ne pense pas pouvoir tenir longtemps dans ces conditions extrêmes.

*Vendredi 19 mars 1915 :*

Le réveil est toujours aussi compliqué et le petit déjeuner aussi restreint. Cela ne fait pourtant que quatre jours que je suis ici et j'ai déjà beaucoup maigri.

Aujourd'hui je ne travaille pas dans les champs mais je redoute la nouvelle corvée que l'on va m'infliger. Une dizaine de militaires armés nous dirigent dans une carrière à plus d'un kilomètre du camp, une fois arrivés nous découvrons notre tâche journalière : transporter des pierres au lieu de détention. Nous commençons au plus vite à soulever ces lourds poids. Au cours de ce trajet, les premières crampes commencèrent à se faire ressentir, et la douleur s'accroissait à chaque effort. Je n'avais pas mangé de la journée mais la douleur était plus forte que la faim. La nuit commença à tomber, les allers-retours ne cessèrent pas, et au moment où je pensais effectuer ma dernière traversée un militaire nous annonça qu'il fallait continuer encore toute la nuit. Je crus mourir en apprenant cette nouvelle. Cette nuit fut la pire de toutes.

*Vendredi 20 mai 1915 :*

Nous rentrons dans la matinée au camp et les gardiens nous ont accordé deux heures de sommeil. Après cette courte pause nous devons de nouveau retourner travailler dans les champs.

De retour dans ma chambre je décide d'écrire une lettre pour ma famille à qui je n'avais pas donné de nouvelles depuis longtemps.

Ma chère famille,

J'espère de tout cœur que vous allez bien. Je vous envoie cette lettre pour vous informer de ma déportation dans un camp de travail pour les Allemands. Pour moi tout allait « bien » jusqu'à ce jour mais la vie en a décidé autrement. J'ai appris par un de mes compagnons de chambre la raison pour laquelle j'étais là, c'est sûrement dû à mon origine, tu sais ma tante Angela qui est allemande. Puis deux jours avant mon arrestation un sergent est venu me rendre visite pour me demander de me rallier à l'Allemagne mais il était hors de question d'accepter. Au camp c'est de plus en plus difficile, mais pour vous je tiendrai. J'espère que pour vous ce n'est pas trop compliqué à Beizec ; sachez que je vous aime et que je pense tous les jours à vous. Je trépigne d'impatience de vous retrouver pour vous montrer le journal que je tiens depuis le jour où l'on s'est quittés. Je vous embrasse fort.

À bientôt...

papa

*lundi 23 mai 1915 :*

Il est minuit quarante-cinq à ma montre. Je ne trouve pas le sommeil et je ne cesse d'imaginer ma femme et mon enfant lire ma lettre. J'espère de tout cœur avoir de leurs nouvelles au plus vite. Je dois désormais essayer de me reposer car demain une longue journée de travail m'attend.

*Mardi 1er juin 1915 :*

Aujourd'hui j'ai dû nettoyer des chambres de soldats ayant été contaminés par la gale, j'ai peur de l'attraper à mon tour.

*Mercredi 9 juin 1915 :*

Je ne me sens pas bien, et je suis incapable d'aller travailler aujourd'hui. Je suis de moins en moins nourri. À présent j'ai compris : les camps de travail sont faits pour nous voir mourir à petit feu. Je me sens faible et je souffre. Malgré mes nombreuses demandes je ne vois aucun changement à ce sujet. Je crois que c'est la fin, je perds tout espoir. Ce sont mes derniers écrits, je ne parviendrai pas à revenir à Beizec, alors j'espère de tout cœur que ce journal qui contient tout mon voyage et mes derniers instants de vie reviendra dans les mains de ma femme et mon enfant. À vous si vous avez réussi à retrouver mes traces je voulais vous dire pour la dernière fois que je vous aime et que de là-haut je veillerai sur vous à chaque instant.